



**HAL**  
open science

# Faire face à Alzheimer : pathologies mémorielles et thérapie narrative dans la littérature française contemporaine

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Faire face à Alzheimer : pathologies mémorielles et thérapie narrative dans la littérature française contemporaine. Roberto Mario Danese, Margareth Amatulli, Riccardo Donati. Amnesie d'auteur. Un secolo di parole e immagini per raccontare i disturbi della memoria, 2023, 9788829017775. hal-04326359

**HAL Id: hal-04326359**

**<https://hal.science/hal-04326359v1>**

Submitted on 6 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Faire face à Alzheimer : pathologies mémorielles et thérapie narrative dans la littérature française contemporaine

de Alexandre Gefen

Cette dame majestueuse, atteinte d'Alzheimer, vêtue d'une blouse à fleurs comme les autres pensionnaires de la maison de retraite, mais elle, avec un châle bleu sur les épaules, arpentant sans arrêt les couloirs, hautainement, comme la duchesse de Guermantes au bois de Boulogne et qui faisait penser à Céleste Albaret telle qu'elle était apparue un soir dans une émission de Bernard Pivot.

Annie Ernaux, *Les Années*

La maladie d'Alzheimer est plus qu'une pathologie, c'est une maladie monde dans laquelle se reflète nos préoccupations contemporaines – défaillance de la mémoire dans une culture saturée de dispositifs d'enregistrement, peur de l'amnésie dans un monde qui s'accélère, impuissance de la médecine dans une époque orgueilleuse, vieillissement de la population, fragilisation des liens familiaux en contexte néo-libéral... L'index thématique du site collaboratif Babelio recense 386 livres évoquant le sujet: que la maladie d'Alzheimer soit devenue en quelques années l'objet d'innombrables témoignages et un thème d'exploration littéraire majeur ne doit pas nous étonner tant la puissance métaphorique de la pathologie est grande. Cette richesse nous conduit à entendre les écritures amateurs qui l'analysent avec autant d'intensité que celles des écrivains de la littérature qualifiée et restreinte, dans un contexte où le désir d'écriture est devenu un désir de relation à soi et à autrui<sup>1</sup>. L'ampleur sociale du problème est un facteur explicatif: Alzheimer touche 220.000 personnes par an en France et s'est trouvée considérée comme une cause nationale depuis le plan Alzheimer décidé par le président de la République Jacques Chirac en 2007. Le travail d'élucidation de la culture qui accompagne Alzheimer montre clairement la sensibilité sociale du sujet: l'Association suisse pour la recherche sur l'Alzheimer a ainsi fait écrire 60 artistes sur le sujet en 2018 et a pu rassembler large, d'Amélie Nothomb à Marc Lévy, de Colette Roumanoff à Catherine Cusset. D'où un double fait de sociologique littéraire: l'existence d'une quantité de textes de témoignages (un exemple parmi d'autres ce texte littéraire commenté par Philippe Lejeune après son dépôt à l'Association Pour l'Autobiographie (APA)<sup>2</sup>: Claude Couturier, *Puzzle. Journal d'une Alzheimer*) et une présence tout aussi frappante chez les auteurs de best-sellers. Aucun d'entre eux ne semble avoir évité le sujet, de Guillaume Musso pour *Central Park* («ça faisait 10 ans que je voulais écrire sur la maladie d'Alzheimer et il m'a fallu tout ce temps pour trouver l'axe, l'histoire», Lapointe, 2015) à Aurélie Valognes (*Le Tourbillon de la vie*, histoire d'un grand-père cachant son début de maladie pour pouvoir garder son petit-fils) ou du très gros vendeur Éric-Emmanuel Schmitt (*Odette Toulemonde* qui met en scène Odile Versini, atteinte d'Alzheimer soutenue par l'amour de son fils qui croit son appartement envahi par une étrangère), textes à très grand tirage qu'avait précédé dès 1989 *Une Saison de feuille* de Madeleine Chapsal qui mettait en scène les absences d'une grande star du cinéma et du théâtre. La littérature à grand tirage fonctionne ici clairement comme une réponse à une interpellation sociale et propose des représentations paradigmatiques positives à un drame commun à bien des familles.

<sup>1</sup> Voir Gefen, 2017.

<sup>2</sup> Voir le site de l'APA, en ligne : <http://autobiographie.sitapa.org/publications/la-faute-a-rousseau-revue-de-l-autobiographie/article/la-faute-a-rousseau-no23-fevrier-2000-le-moi-et-le-temps>.

De manière transverse, on retrouvera le thème de ces récits conventionnels jusqu'à des dispositifs avant-gardistes: pensons à l'expérimentation littéraire d'Olivia Rosenthal (*Que font les rennes après Noël?*, 2010). La question touche à tous les genres: Alzheimer est à la fois le thème de textes pour enfants (un seul titre comme exemple, *Perds pas la tête Mamie* de Françoise Laurent en 2008), de romans graphiques (Paco Roca, *La Tête en l'air*, 2013), un sujet de polar (c'est le cas du polar caustique de Pierre Lemaitre *Le Serpent majuscule*, 2021) et le cœur d'une introspection autobiographique chez Annie Ernaux (*Une Femme*, 1987). Alzheimer est représenté aussi bien dans la non-fiction documentaire que dans la fiction, par des récits à la première personne centrés sur l'expérience qu'à des machines ultraromanesques, suscite des écritures réalistes et documentaires autant que des contes ou des récits poétiques. Si certains textes, par une attention fine à l'expérience d'Alzheimer, participent pleinement du champ émergent des humanités médicales en mettant en scène concrètement et pédagogiquement la maladie et le soin, d'autres préfèrent le déplacement métaphorique complet voire un détournement littéraire complet. Au carrefour des grandes tendances de la littérature française contemporaine, le récit de deuil et de filiation, le récit d'accompagnement ou de *care*, le récit d'enquête mémorielle, la maladie d'Alzheimer semble paradigmatique tout en ouvrant des questions spécifiques que cet article voudrait parcourir, car les caractéristiques cliniques de cette forme de vie déterminent des traits littéraires: maladie commune, elle apparaît chez de très nombreux écrivains; maladie inguérissable frappant de manière imprévisible, elle appelle le registre tragique; maladie mentale aux effets troublants, elle peut favoriser le recours à l'humour; maladie de la communication, elle favorise des récits qui sont par compensation humaniste et empathique; maladie progressive, elle se thématise couramment dans des récits d'accompagnements, métaphorisés par des voyages; maladie de la mémoire, elle incite à des récits de compensation mémorielle; maladie énigmatique dérégulant potentiellement le sens elle favorise l'humour et le jeu avec l'absurdité; maladie dérégulant la narrativité, elle invite à explorer celle-ci.

## 1

### Alzheimer, une forme de vie

Si Alzheimer est un thème si puissant, c'est donc bien que la maladie d'Alzheimer est une amnésie aux caractéristiques nosologiques très spécifiques qui appelle description: elle est une maladie commune de l'âge, de longue durée, atteignant la communication et la mémoire, inguérissable, progressive, désocialisante, difficile à comprendre, intervenant parfois tôt dans la vie des individus. Elle confronte le proche à une anxiété originale et fortement déstabilisante, celle d'être privé d'origine – pensons par exemple au récit de Cyril Massarotto, *Le premier oublié* « – Bonjour, maman. – Qui êtes-vous ? Ainsi, mon univers a basculé: en une phrase, je suis devenu le premier oublié » (2006, p. 5), en faisant une tragédie du besoin de reconnaissance. Elle engage celui qui la subit dans une forme de vie bien spécifique, suspendue en quelque sorte entre son identité passée et le non-être « Il est donc en vie. Encore et toujours. Autant qu'autrefois », note Mara Goyet dans *Il va mieux ton père* (2018) témoignage réflexif centré sur la très longue durée potentielle de la maladie. Celle-ci se laisse décrire souvent comme un deuil sans deuil, ou un deuil très lent: « Dans son *Journal de deuil*, rédigé après la mort de sa mère, Roland Barthes écrit: "L'étonnant de ces notes, c'est un sujet dévasté en proie à la présence d'esprit." En ce qui concerne mon père, la situation est différente. Il y a deux sujets. Celui qui est dévasté, lui, et celui qui est en proie à la présence d'esprit, nous. Moi, en l'occurrence, ici. Il y a une dissociation. Il faut accepter d'être de ce côté-là, d'assumer cette part » (ivi). Alzheimer est comme ainsi un statut ontologique particulier où la différence entre la vie et la mort se brouille « Mais qui étaient les morts? Et qui sont les vivants? » se demande Madeleine Chapsal dans *Une Saison des feuilles* (1988).

Frappant des parents âgés, elle est racontée par des adultes mûrs inquiets de reconstruire la mémoire familiale: ainsi Christine Orban *Dans le pays de l'absence* «Est-ce trop tard ? Trop tard déjà ? La vie passe, la vie est passée. Maman est restée une enfant et moi je suis devenue cette adulte vacillante, sans socle, sans racines» (2011).

«Maintenant, tout est lié» pour emprunter une expression à *Une femme* d'Annie Ernaux (1988), Alzheimer comme forme d'existence vulnérable conditionne une littérature de relation et d'attention, elle déploie des formes d'empathie considérée comme un principe éthique et politique et elle se retrouve au centre de la forme d'humanisme propre à la littérature contemporaine, comme école de l'attention et du lien, comme projet de réparation. En témoigne le métadiscours souvent humaniste de ces récits: pensons aux formules de présentation ou aux commentaires de lecteurs qui accompagnent ces livres dans toute leur variété. *Le Piano désaccordé* de Christine Devars est «Un livre généreux, bouleversant et tendre»<sup>3</sup>, *Mamie mémoire* de Hervé Jaoen est «une chronique familiale chaleureuse et pudique, qui aborde avec humour et tendresse un sujet grave»<sup>4</sup>. Humour, tendresse, pudeur, générosité: le système de valeurs morales de nos sociétés sécularisées est ici manifeste.

L'autre dimension humaniste très présente dans les métadiscours c'est l'usage de la littérature comme machine à fabriquer du sens, à organiser l'absurdité, à produire un récit réorganisateur alors même que la mémoire se déränge, dans un contexte informé par une philosophie du bien-être narratif et de l'exigence de continuité et de cadrage propre aux «identités narratives» promues par Paul Ricoeur comme projet existentiel et moral moderne, Car Alzheimer rend visible des gouffres ontologiques: «J'ai perdu le dernier lien avec le monde dont je suis issue», écrit Annie Ernaux (1988), «Tu n'es plus là où tu es», note Christine Orban (2011). Faire face narrativement à la maladie d'Alzheimer, c'est contrevenir au chaos de l'expérience: pensons par exemple, chez un petit éditeur, à *Ceux qui restent* de Damien Marie et Laurent Bonneau qui propose au lecteur «un voyage en Alzheimer» (2014, 4<sup>ème</sup> de couverture) et décrit le récit comme une quête de reconnaissance et un combat contre l'urgence de souvenirs qui disparaissent. Ce scénario du voyage (Marie-France Billet dans *Mon père en Alzheimer* parle d'un «pays inconnu» appelant exploration, (2001, 4<sup>ème</sup> de couverture) ou d'une quête est donc fréquent, qui s'agisse de la quête du parent du malade (chez Mara Goyet: «Les pages qui vont suivre sont aussi le récit de cette quête. Avant que tout s'arrête», 2018) ou du malade lui-même contre le cours de l'effacement, ainsi, dans *Les Ecrivements* de Mathieu Simard (2018), paru chez un petit éditeur également, c'est Jeanne qui veut retrouver son ancien amour Suzor à partir de souvenir, le roman utilisant la métaphore des pas qui disparaissent dans la neige.

## 2

### Poétique d'Alzheimer

Ce parcours dans l'urgence conditionne une poétique qui ne se contente pas de décrire, mais met en scène de manière variée l'opposition entre la tension narrative de toute intrigue, qui produit du sens et une représentation qui se délite et se désorganise. Loin de se penser comme une configuration autonome, la poétique des récits d'Alzheimer est conditionnée par une exigence éthique forte: donner du sens à une vie qui en perd progressivement, comme le dit magnifiquement Annie Ernaux dans *Une Femme*.

<sup>3</sup> Voir la page Babelio du livre, en ligne: <https://www.babelio.com/livres/Devars-Le-piano-desaccorde/40398>.

<sup>4</sup> Voir la page Gallimard Jeunesse du livre, en ligne: <https://www.gallimard-jeunesse.fr/9782070539956/mamie-memoire.html>.

Son histoire s'arrête, celle où elle avait sa place dans le monde. Elle perdait la tête. Cela s'appelle la maladie d'Alzheimer, nom donné par les médecins à une forme de démence sénile. Depuis quelques jours, j'écris de plus en plus difficilement, peut-être parce que je voudrais ne jamais arriver à ce moment. Pourtant, je sais que je ne peux pas vivre sans unir par l'écriture la femme démente qu'elle est devenue, à celle forte et lumineuse qu'elle avait été (1988).

Les solutions narratives ne se limitent absolument pas à des récits linéaires d'accompagnement centrés sur la douleur du parent, mais peuvent passer par nombre de dispositifs originaux dont l'enquête rétrospective d'Annie Ernaux est l'une des modalités privilégiées, mais comme l'est aussi la proposition de récits dialogiques, une voix compensant la vulnérabilité de l'autre, s'en faisant le porte-parole. On pense par exemple à Cyril Massarotto, dans *Le Premier oublié* (2005), qui met en scène l'alternance entre la parole de celle qui perd la mémoire et son fils, ou à Aurélie Vallognes, qui fait dialoguer un fils et son grand-père qui a peur de la mort, mais décide de «jouer la comédie pour que la tragédie ne se voie pas. Jouer mon meilleur rôle, peut-être. Le dernier, assurément» (2021). Le récit positif de l'autrice de *feel good books* peut agacer par son happy end promettant de dépasser les ravages du temps («Raconter pour exister encore, pour laisser une trace de mes souvenirs et tout dire à ceux que j'ai aimés», 2021), mais il est exemplaire de cette volonté de faire entendre le malade, de lui donner un dernier auditoire par le truchement de l'écrivain témoin. On retrouvera le motif d'un ultime dialogue dans d'autres textes par exemple dans *Sémi* de Aki Shimazaki, plongée dans l'affect d'un homme dont la femme est touchée par Alzheimer et qui se clôt sur un ultime dialogue ouvert sur la vie «Fixons la date du mariage. Elle hoche la tête et s'endort» (2021). Autre variation de point de vue, dans le récit de Jean-Claude Grumberg, *Votre maman*, ce dialogue est médié par la conversation avec les médecins, chaque fragment commençant «votre maman» sauf le dernier fragment où le narrateur refait le dernier parcours de sa mère pour s'imprégner d'elle.

Que la maladie d'Alzheimer ait le potentiel de produire des poétiques originales, on en trouvera une autre preuve le dispositif très singulier d'Olivia Rosenthal dans *On n'est pas là pour disparaître*, qui consiste non à témoigner d'un trauma vécu (le texte est donné comme une fiction inspirée de l'histoire de la «famille T»), mais de s'y préparer soi-même: «Ce livre a pour but de m'accoutumer à l'idée que je pourrais être un jour ou l'autre atteinte par la maladie de A. ou que, plus terrible encore, la personne avec qui je vis pourrait en être atteinte» (2007, p. 17). Le récit entremêle le cas d'un fait divers (un meurtre sous Alzheimer) et celui de la première patiente du docteur Alois Alzheimer qui a donné son nom à la maladie et des entretiens fait avec des médecins et des malades. Le tout sert une réflexion sur le temps et la perte de la perte dont la maladie est finalement le prétexte: «Il y a des moments où les choses, en perdant le nom qu'elles portent, s'éloignent. Si je ne fais pas des efforts acharnés pour les retenir, je finirai par les perdre toutes. Toutes les choses» (*ibid.*, p. 24). Le texte d'Olivia Rosenthal semble s'écrire sans nécessité personnelle contrairement aux textes de remédiation («Finalement, quelle nécessité y a-t-il à ce que j'écrive sur la maladie de A. ? quelle obligation ? quel désir ?» (*ibid.*, 34)<sup>5</sup>). Mais l'identification de l'auteur est du personnage de la fille du meurtrier atteint d'Alzheimer est possible et laisse planer la possibilité d'une lecture autobiographique et expérientielle («Jamais tu n'aurais imaginé que ton père puisse un jour te confondre avec sa femme» (*ibid.*, 56)<sup>6</sup>) et l'écriture est traversée de contradictions assumées: «Je défie tous ceux qui veulent voudraient pourraient écrire sur cette maladie d'en avoir envie. Je n'ai pas envie d'écrire sur la maladie de A. et mon corps me le dit [...] Écrire sur la maladie de A. est par nature voué à l'échec» (*ibid.*, 94)<sup>7</sup>. La maladie

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 94.

d'Alzheimer permet d'explorer des formes de déconstruction de la narrativité autour de l'idée d'une mémoire défaite et conduit à interroger ce thème central à la modernité littéraire qu'est les limites du langage, en postulant à la fois la distance réflexive et ironique de la littérature postmoderne et une exigence d'intervention qui culmine dans une adresse finale pathétique: «C'est trop compliqué/d'être un homme» (*ibid.*, p. 214).

### 3

#### Alzheimer et amnésie culturelle

L'importance du thème de la maladie tient également à ce qu'il croise une peur de l'amnésie qui est une véritable panique morale dans le champ culturel contemporain. Maladie de la mémoire, Alzheimer est un extraordinaire accélérateur de souvenirs et le catalyseur de leur urgence: la maladie réouvre des blessures dans la construction identitaire des identités personnelles («Je te cherche depuis que je suis petite», écrit Christine Orban, 2011), mais aussi culturelles. Chez Tahar Ben Jelloun dans *Sur ma mère*, il s'agit de «reconstituer» (2008, 4<sup>ème</sup> de couverture) une vie à partir de fragments de souvenirs avant que ceux-ci s'effacent, mais ce parcours induit une enquête urgente sur les secrets des aïeux, leurs origines ou leurs amours secrètes. La question de la Shoah et celle d'Alzheimer se croisent ainsi fréquemment, comme dans *Porte de Champerret* d'Evelyne Bloch-Dano (2013). Ainsi, les écritures du drame d'Alzheimer s'insèrent dans une culture de la mémoire très particulière où le présentisme s'accompagne d'une hyper inquiétude liée à l'accélération du temps et une tentative de fixation de lieux de mémoire: après une phase traumatique après-guerre où la littérature a comme refusé l'histoire, est venue l'âge de la «mémoire saturée» pour employer l'expression de Régine Robin (2003). L'effacement est devenu un péril, et la culture un rempart, où de multiples dispositifs cherchent à activer en permanence un passé jamais stabilisé. D'où une littérature entée sur un impératif de comblement des «trous de gruyère de la mémoire» pour prendre l'expression d'un texte pour la jeunesse à l'École des loisirs de Xavier-Laurent Petit (2002, 4<sup>ème</sup> de couverture), dans laquelle la mémoire qui s'enfuit est celle de toute une génération. On retrouvera ainsi fréquemment des listes péréquiennes, chez Christine Orban («Elle était blonde. / Elle conduisait vite une Dodge Dart décapotable. / Elle me dictait "la poule et ses poussins" sur la table de la salle à manger en se levant souvent pour surveiller le dîner. / Elle chantait *Stormy Weather* sans comprendre les paroles en anglais» (2011) ou chez Annie Ernaux, mémorialiste de toute une génération pour laquelle Alzheimer fonctionne comme une métaphore:

Elle a peur qu'au fur et à mesure de son vieillissement sa mémoire ne redevienne celle, nuageuse et muette, qu'elle avait dans ses premières années de petite fille – dont elle ne se souviendra plus. [...] d'une certaine façon, effaçant les paroles, les images, les objets, les gens, elle préfigure déjà, sinon la mort, du moins l'état où elle sera un jour, s'abîmant, comme le font les très vieux, dans la contemplation – plus ou moins floue à cause de la «dégénérescence maculaire liée à l'âge» – des arbres, de ses fils et de ses petits-enfants, dépouillée de toute culture et de toute histoire, la sienne et celle du monde, ou alzheimerienne, ne sachant plus quel jour ni mois ni saison on est. Ce qui compte pour elle, c'est au contraire de saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant (2008, p. 238).

La maladie d'Alzheimer fonctionne comme une maladie collective, elle est la métaphore des défis auxquels la narration contemporaine doit se confronter – permettre la reconnaissance, faire face à la pluralité, aux divergences et concurrences mémorielles dans un contexte où il n'existe plus de grand récit unificateur disponible. Dans le contexte d'un rapport peu tranquille et sans relais collectif au passé commun, Alzheimer est une maladie qui plus encore peut-être que le cancer, active les fonctions de réparation par comblement de la littérature: la

mise en récit de ce qui résiste au sens (capacité à mettre de l'ordre, ou selon la célèbre pyramide de Maslow le *besoin de prévisibilité*), le rappel de ce qui est passé (capacité à remplacer par les mots, à maintenir la parole, le *besoin physiologique*), la quête de symbolisation (la capacité à généraliser à partir de l'expérience de s'affilier: le *besoin d'appartenance et d'amour*), le devoir d'expressivité (la capacité à permettre de sortir les non-dits, le *besoin d'estime*), la production d'un devenir – pensons à la fin du récit de la *Saison des feuilles* de Chapsal et à l'apprentissage anticipé et métaphysique de la mortalité dans «Le bonheur était peut-être possible, après tout» (1988) (le *besoin d'accomplissement*). Face à la maladie d'Alzheimer comprise comme une pathologie de la narration, la littérature ne se contente plus de décrire ou d'accompagner le *care*: elle produit, performe, met en scène un travail de réparation, enregistre la mémoire d'une vie appelée à disparaître, fixe par les signes la filiation, formule le geste de relation, dans un tournant performatif exemplaire d'une littérature contemporaine désormais convoquée à agir.

- BEN JELLOUN T. (2008), *Sur ma mère*, Gallimard, Paris.
- BILLET M.-F. (2001), *Mon père en Alzheimer*, Les Arènes, Paris.
- BLOCH-DANO E. (2013), *Porte de Champerret*, Grasset, Paris.
- CHAPSAL M. (1988), *Une saison des feuilles*, Fayard, Paris.
- COUTURIER C. (1999), *Puzzle. Journal d'une Alzheimer*, Éditions Jausette, Lyon.
- DEVARS C. (2005), *Le piano désaccordé*, Anne Carrière, Paris.
- ERNAUX A. (1988), *Une Femme*, Gallimard, Paris,
- GEFEN A. (2017), *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*, Corti, Paris.
- GOYET M. (2018), *Il va mieux ton père*, Stock, Paris.
- GRUMBERG J.-C. (2012), *Votre maman*, Actes Sud, Arles.
- JAOEN H. (1999), *Mamie mémoire*, Page Blanche Gallimard, Paris.
- LAPORTE J. (2015), *Guillaume Musso à toute allure*, dans “La Presse”, 11 avril (<https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201504/10/01-4859975-guillaume-musso-a-toute-allure.php>, consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2021).
- LAURENT F. (2008), *Perds pas la tête Mamie!*, SEDRAP Jeunesse, Toulouse.
- LEMAITRE P. (2021), *Le serpent majuscule*, Albin Michel, Paris.
- LEJEUNE P. (2000), *Puzzle. Journal d'une Alzheimer*, dans “La faute à Rousseau, revue de l'autobiographie”, 23, p. 75 (<http://autobiographie.sitapa.org/publications/la-faute-a-rousseau-revue-de-l-autobiographie/article/la-faute-a-rousseau-no23-fevrier-2000-le-moi-et-le-temps>, consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2021).
- MARIE D., BONNEAU L. (2014), *Ceux qui restent*, Bamboo edition, Paris.
- MASSAROTTO C. (2005), *Le premier oublié*, XO Éditions, Paris.
- MUSSO G. (2014), *Central Park*, XO Éditions, Paris.

Commenté [CM1]: Manca data di consultazione

Commenté [CM2]: Manca data di consultazione

- ORBAN C. (2011), *Dans le pays de l'absence*, Albin Michel, Paris.
- PETIT X.-L. (2002), *Miée*, L'école des loisirs, Paris.
- ROBIN R. (2003), *La mémoire saturée*, Stock, Paris.
- ROCA P. (2013), *La tête en l'air*, Éditions Delcourt, Paris.
- ROSENTHAL O. (2007), *On n'est pas là pour disparaître*, Verticales, Paris.
- ID. (2010), *Que font les rennes après Noël?*, Verticales, Paris.
- SCHMITT E.-E. (2016), *Odette Toulemonde et d'autres histoires*, Albin Michel, Paris.
- SHIMAZAKI A. (2021), *Sémi*, Actes Sud, Arles.
- SIMARD M. (2018), *Les écrivements*, Alto, Paris.
- VALOGNES A. (2021), *Le tourbillon de la vie*, Fayard, Paris.